

exils, récits.

Je fais une enquête. Mon enquête est géographique, elle vise un territoire vaste, mais précis. J'ai commencé cette enquête à une frontière, celle qui sépare l'Espagne et la France, c'est à dire une frontière à l'intérieur de l'espace européen. Je suis partie de cette frontière pour me déplacer vers d'autres, extérieures. La géographie visée par mon enquête peut se dessiner ainsi : une sorte de ballon ovale, dans lequel on trouve, en bas à gauche, l'océan atlantique et les îles Canaries, on continue vers l'est, le Sahara occidental, on va toujours vers l'Est, l'Algérie, on remonte, la Tunisie, on plonge dans la Méditerranée, coloriant d'un coup la mer d'Alboran, la Tyrrhennienne, l'Egée, on prend un peu de la Turquie, les îles, Lesbos, Samos, Athènes et la Croatie, l'Italie dedans, on remonte, longeant les Alpes, on prend la France, la Manche, et retour, Espagne et Portugal. J'ai rencontré, dans ce grand ballon, dont je choisis le tracé, de nombreuses personnes en quête et de passage, en quête de passage.

Elles franchissaient, prenant de très grands risques, les espaces interdits, traversaient les déserts, les mers, les barbelés, tentaient les villes, trouvaient périphériques, camps et prisons.

Je vous ai parlé des bords mais je vous l'ai dit : je suis partie d'une frontière intérieure. C'est donc à l'intérieur, aussi, que je mènerai l'enquête – dans des villes de hasard, de compagnie et de choix (ici), auprès des personnes qui ont fait ces longues routes, pour des raisons aussi diverses et précises que le sont les chemins empruntés.

Les personnes que je rencontre ne sont jamais sûres d'arriver, jamais sûres non plus d'être arrivées. Il faut dire qu'on fait tout pour qu'elles n'arrivent pas, puis pour qu'elles n'y arrivent pas. On pense qu'un territoire (quel qu'il soit, ici c'est l'espace européen) ne peut pas accueillir toutes les personnes qui veulent se déplacer. Mais qui se déplace ? Et pourquoi ? Est-ce que tout le monde veut aller vraiment au même endroit ? Y rester ? Pour toujours ? Et puis : qui veut venir chez moi ? Chez moi ? Pourquoi ? Jusqu'à quand ? Et moi, est-ce que je veux rester chez moi ? Est-ce que je le peux, pourrai ? Chez moi, d'ailleurs, ça se définit comment ?

« Et toi, quand tes récoltes sont brûlées et qu'il n'y pas de terres autour de toi à cultiver, tu restes là à regarder et à pleurer ? »

Il y aurait des façons de faire ensemble, dans le respect du passage, des passages, des choses joyeuses et raisonnables aussi. Or l'accueil, dans les villes d'Europe, laisse à désirer, c'est le moins qu'on puisse dire. Après que les routes ont été un enfer, l'enfer continue sur les places (à Athènes, sur les périphériques, à Saint Denis, Aubervilliers, ce qui est pire, car loin des yeux).

Quand on a fait un voyage dangereux, on a des histoires incroyables à raconter. Et celles. ceux qui sont sur le chemin, qui n'ont jamais fait de voyages aventureux, écoutent les histoires. C'est *comme si* ils voyageaient aussi. *Comme* s'ils étaient aussi aventuriers que les aventuriers. Ils se font peur et complices, aussi, des voyageurs empêchés. Certains des voyageurs racontent eux-mêmes les voyages, ils ont très envie qu'on les écoute. Parfois, ils ont besoin de silence. D'ailleurs les deux sont possibles : le silence d'abord, raconter après. Raconter peut-être très inventif, très créatif, bien que de l'ordre du documentaire avec la mort de copains sur le chemin.

Dans un livre qu'elle a écrit sur son passé de petite fille pendant la guerre de 39-45 et le massacre des Juifs, Hanna Krall raconte qu'à l'orphelinat, après, des personnes très bien, des artistes, des écrivains, des musiciens, des gens qui voulaient comprendre et avaient beaucoup de compassion, venaient voir les enfants survivants. Ils faisaient des discours. Leurs discours étaient de toute façon, quoi qu'ils fassent, maladroits. Les enfants venaient du pire des cauchemars, l'anéantissement de leurs proches, de leur monde. Ils avaient vécu cachés des années dans une horloge, dans une chambre, dans un couloir, dans le noir. On ne pouvait pas faire de discours là-dessus qui ne soit pas maladroit. Les deux seules personnes qui n'étaient pas maladroites, écrit Hanna Krall, c'était le prêtre qui comptait les enfants pour savoir combien de barres de chocolat donner, autant de barres que d'enfants, et le poète qui avait renoncé à dire quelque chose et récitait de belles choses sur les oiseaux dans le bosquet de bouleaux. On ne compare pas les expériences, jamais, mais les réactions devant certaines expériences, oui. Ici, non seulement les enfants ne pouvaient rien raconter, mais les personnes bien intentionnées qui venaient les voir ne pouvaient rien dire non plus.

Rien dire. Il nous en coûte, de reconnaître qu'il y a des cas où on ne peut rien dire, car on adore les histoires. J'adore les histoires. Je veux toujours des histoires, de nouvelles histoires, je veux toutes les histoires, les expériences, et les jeunes gens qui se cachent dans des grottes pour tenter de prendre un bateau qu'ils appellent Victoire (Boza), qui décident dans l'instant que leur vie aura plus de saveur s'ils la jouent toute entière, c'est une histoire ultra importante de notre temps. C'est une histoire qui marquera notre temps. On se retournera sur cette histoire, sur ces histoires, un jour. Si ceux qui les ont vécues les racontent, ces histoires, c'est mieux que tout. C'est ce qu'on a tenté de donner

comme possibilité aux aventuriers : une collection de littérature, elle s'appelle *Ces récits qui viennent*, chez Dacres, où publier leurs récits. S'ils jouent leur vie, ces jeunes-là, c'est qu'ils ne peuvent pas faire autrement. Peu importe si on ne comprend pas exactement pourquoi. Il y a une phrase, de David Graeber, dans son livre très long et très beau sur l'histoire de la dette dans le monde (de la monnaie et de la relation aux autres) : " j'ai déjà dit que l'esquive physique, comme l'exode ou la défection, avait toujours été la réaction la plus efficace aux situations d'oppression depuis les époques les plus reculées qui nous soient connues ». L'esquive physique. L'exode. La défection. Se lever, et partir. Le geste élémentaire. L'art de l'esquive physique. Je crois que ça, c'est irrésistible.

J'ai traduit Ovide, qui a écrit les *Métamorphoses*, à la fin du dernier siècle avant JC. Les *Métamorphoses*, c'est histoire après histoire de changement de corps, d'état, devant une situation. Quelqu'un s'esquive, non pas géographiquement, mais de corps en un autre corps. Ce qui reste de lui, alors qu'il est parti, c'est une autre affaire, c'est peut-être ce qu'on appelle la nostalgie. Ce qui reste. Cette tension, entre l'esquive physique et la permanence (ce qui reste) me fascine, et je crois c'est toute la question de la poétique d'Ovide. Le passage. Être fasciné par le passage (ce qu'il y a entre deux pays, deux états, deux natures), c'est contre la mort. Contre la fixation.

Dans le livre *Voir venir*, écrit avec le philosophe Mathieu Potte Bonneville, celui-ci se souvient du récit d'Emilienne (rescapée du Rwanda). Emilienne, quand elle raconte le traumatisme, a un drôle de rapport au temps : les choses se passent quelque part entre des semaines et deux ans, "sa période de ténèbres", le temps de son errance ne cessent de varier : tantôt, il y avait une petite fille avec elle, tantôt deux, tantôt elle était enceinte, versions qui conduisaient à autant de variantes de la perte de cette (ces ?) enfant(s). Qu'une intrigue soit contradictoire, qu'il y ait plusieurs versions de l'histoire, que le lecteur, qui plus tard lira le récit, ou que celui qui l'écoute s'égare entre des personnages qui changent de nom : c'est la seule fidélité possible à ce qu'a vécu Emilienne, c'est ça le vrai documentaire ou reportage, cette attention aux différentes versions, ou variations, possibles de l'histoire. La perte de son enfant, par Emilienne, s'est produite de plus dans des conditions qui ont fait voler en éclats les valeurs qui avaient donné lieu à la vie de l'enfant, auxquelles on croyait, c'est *comme si* la perte d'un enfant était la perte de deux, de trois, de tous les enfants. C'est hisser le deuil personnel à un autre niveau, à un niveau impersonnel (collectif, le niveau de tous et toutes). A la fois, ici on le voit mieux que nulle part, mieux que dans aucune histoire, on voit bien que le niveau impersonnel (la perte des enfants, de tous les enfants et des valeurs qui vont avec la naissance des enfants) ne gomme rien au cas, à la singularité, à ce qu'il y a d'irréductible dans la souffrance d'une mère, Emilienne. Quand on souffre d'une manière impensable, c'est une personne qui

souffre, complètement située, et c'est aussi toutes en soi qui souffrent, et qui souffrent de toutes les pertes.

Vinciane Desprets, dans *Au bonheur des morts*, écrit « le *comme si* serait un opérateur d'ouverture entre les histoires possibles, il n'est pas un retrait interprétatif, il n'est pas une mesure de prudence, mais un artifice sémantique qui permet d'affirmer et de maintenir activement plusieurs possibilités. « C'est peut-être moi, c'est peut-être pas ». C'est peut-être ceci, c'est peut-être cela.

Est-ce qu'on est capable d'accueillir quelqu'un et ses *comme si* ? Ses espaces de fictions, au pluriel ? Ses variations ? C'est à dire, d'accueillir quelqu'un qu'on ne comprend pas tout à fait ? Qui a des histoires vaillantes ou des variantes d'histoires ? Quelqu'un qu'on ne saisit pas ? Qui est multiple ?

Est-ce que les histoires ont pour fonction, d'ailleurs, de décrire ce qui s'est passé ? Je connais peu d'histoires qui répondent à cette définition. La bonne histoire crée ce qui se passe. Elle fait qu'il se passe quelque chose. Entre celui qui raconte et celui qui reçoit. Toujours d'autres choses, d'autres mondes. *Comme si*. Encore une fois : *comme si*. Je crois qu'écouter des histoires est un désir aussi plein de vitalité que celui qui consiste à se lever, quand on ne peut plus faire autrement, et à partir, à s'esquiver de corps. C'est le foisonnement de la vie (qui est ici, et puis ici, et ici encore). C'est le contraire de la mort, de la fixation, de la politique aux frontières qui t'empêche de partir alors que tu vois ton champ brûlé, ton puits à sec, les champs d'à côté improductifs, alors que tu sais que tu vas bientôt avoir faim et avoir soif. C'est un grand désir de bifurquer, de trouver d'autres plans, des surprises.

Marie Cosnay